

LE CORPS DU MONDE

D U M Ê M E A U T E U R

Pour Geneviève
Gallimard, 1978

Les Gardiens des pierres
Gallimard, 1980

Le Lieu des passants
Gallimard, 1982

Récit d'un geste
sur des peintures de Georges Adilon
Mem-Arte facts, 1984

Le Gour des abeilles
Gallimard, 1985

Le Visiteur de hasard
Gallimard, 1987

Une chambre dans les bois
Gallimard, 1989

La Micheline
Hatier, 1990; Gallimard, coll. « Haute enfance », 1994

L'Amour nomade
Gallimard, 1991

Huit Petites Études sur le désir de voir
Gallimard, 1991

Le Rire de Mandrin
Belfond, 1993

Dieux obscurs
Belfond, 1994

Le Miroir aux papillons
Belfond, 1995

Petites Études sur le désir de voir, II
Gallimard, 1996

Fiction & Cie



Patrick Drevet

LE CORPS DU MONDE

roman

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

«*Fiction & Cie*»

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

*Cet ouvrage a été publié sous la direction
de René de Ceccatty*

ISBN 978-2-02106665-4

© Éditions du Seuil, septembre 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C H A P I T R E P R E M I E R

Cette scène : une plage scintillante dans la luminosité encore brumeuse du soleil de mai, les vagues qui y lâchent le plus loin possible leur volée d'écume, et un chien qui aboie après elles, les poursuit au moment qu'elles se retirent, leur intime l'ordre de ne pas s'essayer à avancer de nouveau, redouble ses imprécations à l'encontre du rouleau qui se forme, ouvrant devant lui une gueule tout aussi hargneuse que la sienne et montrant des crocs autrement impressionnants, au point que la bête cède et rebrousse dare-dare quand la crête retombe, claquant comme une mâchoire, le rattrapant vite et le poussant du cul, le savonnant, le noyant à demi. Il n'en reprend pas moins, après s'être ébroué, sa chasse aux vagues, aussi opiniâtre qu'elles, aussi vain.

Dans les rochers au sommet de la plage, un jeune homme en habit est absorbé dans l'observation d'un objet au creux de sa paume, et sa posture tend à en être menacée dans son assiette : incliné vers sa main, il laisse son corps aller à vau-l'eau, le torse vrillé, les jambes à la traîne, les souliers à boucle entrecroisés, et le volume qu'il tient encore ouvert dans son autre main est près de lui échapper. Il a de grands yeux bruns où la lumière rasante suscite des vellétés de vert et même de doré. La peau plus sensible au creux de l'orbite se teinte de bistre, marque d'une complexion délicate mais conséquence plus probable de veilles trop longues, c'est-à-dire d'un régime où l'effervescence des émotions l'emporte sur l'endurance du corps. Le front haut témoin de l'ampleur des investigations,

les cheveux tirés en arrière par le ruban de linon qui les réunit en queue de cheval dégageant leurs lobes lisses. A la racine du nez, un pli signale une nature scrupuleuse, comme le montrent l'expression de toute la figure, la pâleur des traits, leur régularité et leur finesse presque féminines. Une arête busquée donne de la proéminence à l'appendice nasal en même temps qu'elle contribue au caractère sagace et consciencieux de cette physionomie. Il se détache sur le fond sombre des rochers, environné d'un poudroiement qui enflamme les contours de sa chevelure et lève des reflets roux parmi les mèches noires.

Le coquillage qu'il fixe des yeux au creux de sa paume exprime à la lumière la qualité liquide qu'il semble avoir gardée de la mer. Son vernis est comme une fine pellicule d'eau sous laquelle la porcelaine constitue une substance on dirait encore tendre. Il lui a fallu s'arc-bouter contre la pression de l'univers entier pour être. Il en a contracté cette forme de capsule légèrement allongée en fuseau. De plus près, il se révèle non aussi poli qu'on le croirait mais tissé de minuscules sillons longitudinaux qui témoignent, comme les veines d'un bois, des patientes étapes de sa croissance. Le coloris résultant d'une subtile modification de ses grains en surface répartit sur sa rondeur des continents pourpres traversés de courants carmin, tandis qu'aux pôles il se disperse en un saupoudrage d'îlots vermillon. Au creux de la paume, ce coquillage fait l'effet d'un bouton de guêtre, et il est pourtant un organisme complexe, unique, autonome, tout un monde. Sa dureté donne à sa réalité une insistance telle qu'au-delà de son contour tout s'estompe. Pour minuscule qu'il soit, il est seul et accompli, isolé dans l'enveloppe de sa forme finie, posé sous le regard comme une énigme. La raison rencontre là une exigence de cohérence en osmose avec ce qu'elle est elle-même et s'y retrouve, à la façon dont on le peut plus ou moins confusément dans le miroir du visage d'un parent. Sans le recours aux nombres ni le secours d'aucun instrument il a réalisé une figure qui incarne les formules les plus pures de la mathématique et que

l'artisan le plus habile aurait eu bien de la peine à obtenir à l'aide de tous ses outils. Ce coquillage a la beauté d'une abstraction sensible. Il répond idéalement aux critères de l'esprit en même temps qu'à ceux de la matière, et démontre, aussi bien, qu'un principe, au fond de la matière, dicte à celle-ci de s'organiser et de prendre forme.

L'inclinaison de la main suffit à le retourner. Il montre alors la fente crénelée d'où l'animal se déplaçait pour se mouvoir. Il ne reste rien de lui sinon cet abri de porcelaine à l'image de ce que l'industrie des hommes laisse d'eux quand ils ont disparu : des places fortes à l'apparence féroce et qui ne rappellent de leur physionomie que ses rictus macabres. Ainsi ce coquillage évoque-t-il deux lèvres retroussées sur une petite dentition vorace, mais la qualité de sa substance adoucie pour la chair délicate, de même qu'est doublé de satin le revers d'un habit, trahit, elle, la fragilité foncière du vivant.

Point n'est besoin de chercher dans les arts et la pompe des cours les éclats propres à exercer les sens. La variété des spectacles que présente la nature donne plus que de quoi occuper sa vie, affiner sa sensibilité, accroître son intelligence, et trouver le bonheur. Il n'y a pas à croire les facultés de l'homme faites pour qu'il asservisse le monde. Si elles lui permettent d'en prendre connaissance, d'en arpenter les espaces, d'en répertorier les productions, est-ce pour son usage, accroître l'étendue de son industrie, renforcer les effets de ses artifices, ou pour élargir le champ de sa contemplation, approfondir sa vision, gagner en science intime et en sagesse ?

Tel est sans doute le dilemme qui préoccupe le jeune homme, mais les jappements du chien qui s'élèvent, perçants, au-dessus des sourdes détonations du ressac lui causent soudain une telle alarme qu'il sursaute et manque de s'abîmer les quatre fers en l'air. De la mer a surgi une sorte de Neptune hilare qui lui fait des signes. La lumière et l'eau dont il ruisselle s'attachent à enduire sa nudité d'or et de cuivre. Taille cambrée, il sort des flots à grandes enjambées, levant haut les

genoux, gonflant son poitrail comme une peau de tambour. Le chien lui fait fête et gambade autour de lui. Le héros marin reprend son souffle, porte les mains à ses cheveux répartis comme des ferrets autour de sa tête et, les pressant en arrière jusque sur la nuque, en obtient une sorte de casque qui miroite sous les rayons.

Jean Seniergues en compagnie de son chien et Joseph de Jussieu en compagnie de Fribourg, son domestique, étaient arrivés le 20 ou le 21 avril 1735 à Rochefort. Ils étaient descendus à l'auberge qui avait pour enseigne *Les Trois Marchands* où ils avaient retrouvé MM. Bouguer et La Condamine. Dans une lettre datée du 22 avril à son frère Antoine, Joseph s'était félicité que M. l'intendant se fût donné la peine de venir le voir et de l'inviter à dîner. Il ne s'était pas attendu à autant de considération pour sa personne. Il avait été accoutumé jusque-là à une situation prolongée de cadet et, à trente et un ans, il ne se voyait pas encore tout à fait adulte. Il croyait cet état associé à des qualités dont il s'estimait dépourvu. Il ne manquait ni de finesse ni de jugement mais sursoyait à quitter le rang d'écolier. Sans doute est-ce en étudiant la médecine, à Reims, ou en la pratiquant à Paris, qu'il avait été amené à fréquenter Seniergues, qui avait ses brevets de chirurgien. Et sans doute est-ce parce qu'Antoine de Jussieu, responsable du Jardin royal et membre de l'Académie des sciences, avait trouvé Seniergues d'un tempérament propre à affermir celui de son cadet qu'il l'avait recommandé au ministre pour l'adjoindre aux mathématiciens envoyés au Pérou, sous l'équateur, afin de déterminer la figure de la Terre. Dans l'oisiveté où les préparatifs de l'embarquement les laissaient, Jean Seniergues et Joseph de Jussieu avaient fort bien pu, lors d'une journée trop belle pour rester à l'auberge, se rendre jusqu'à la mer, qui n'était qu'à deux lieues.

Le chirurgien héla Joseph en lui signifiant de le rejoindre. Il éclata de rire. Il fit la roue. Il marcha sur les mains. Il multiplia les roulades au milieu des jappements de son chien. Il

recueillit de l'eau au creux de ses paumes et se porta jusqu'aux rochers dans l'intention d'en asperger Joseph qui, gêné par ses talons, ne put filer assez loin pour ne pas recevoir quelques gouttes. Seniergues le menaça de le livrer tout habillé à la mer. Joseph le prévint contre la fluxion de poitrine à laquelle il s'exposait dans l'état où il se trouvait et sur lequel il ne savait comment éviter de poser les yeux. L'accent coloré du Quercy dont était originaire Seniergues ajoutait à la tonalité cuivrée de sa voix. Il se moqua des principes de son collègue et se fit fort de les réformer bientôt. L'obligeant à palper ses membres et son torse, il le prit à témoin de la fermeté de ses tissus, de la solidité de sa constitution, de la régularité de son pouls, de la puissante forge de ses poumons. Il ne les devait pas à un autre régime et entendait bien amener Joseph à quitter ses dentelles, abandonner ses rubans, dégrafer ses boutons, écarter ses lins et ses brocarts, ôter ses draps et ses soies qui le rabougrissaient comme une plante sans lumière. Mêlant le geste à la parole, il faisait voler le jabot, tirait sur les passements, tortillait les ganses, dérangeait les manches, bouchonnait les étoffes, étirait les chausses et les bas. Le chien estima de son devoir d'apporter de l'aide à son maître, et il lui eût fallu peu de temps pour amener Joseph au même état que celui-ci, mais une tape bien sentie sur le museau le détourna de ce qui ne le regardait pas.

Tout en tâchant de remettre de l'ordre dans ses effets, Joseph feignit de demander à son collègue si c'était dans le plus simple appareil qu'il les voyait accomplir leur mission. Sans doute, affirma l'autre, et il prétendit qu'il y avait encore plus de raisons pour un botaniste de se mettre en conformité avec la nature. Ils se rendaient dans des pays où la règle était d'aller nu. Au moins sans autre effet qu'une plume sur la tête, ou au derrière, Joseph n'effrayerait-il point les espèces qu'il voudrait approcher, les plantes qu'il voudrait cueillir, les peuples dont il aurait besoin pour le guider. Secoué de rires, il tendit sa paume à Jussieu qui topa, d'un geste mal assuré l'en

révéland peu coutumier mais plein de bonne volonté. Le chirurgien garda sa main dans la sienne et y plaqua l'autre par-dessus. Ils scellèrent là un pacte grave, définitif.

Le rayonnement du soleil soulevait des vapeurs dont les boursoufflures superposaient très haut dans le ciel leurs ventres teintés de rose. Sous cet amoncellement, la mer paraissait plate et cirée comme une scène. De l'horizon estompé arrivait, en droite ligne et s'élargissant, un chemin de lumière. Assis, de ses bras enserrant ses jambes repliées, Seniergues interrogea Joseph. Comptait-il vraiment se consacrer là-bas à la récolte des graines dont les plantes manquaient encore au Jardin royal ? Ne serait-il que le commis chargé d'engranger le foin destiné à la rumination de savants confortablement installés dans les fauteuils de l'Académie des sciences ? Croyait-il son frère assez dénué d'estime à son égard pour l'engager à ce voyage uniquement pour les beaux yeux de l'Histoire naturelle ? Devant les protestations du naturaliste, il secoua la tête, passa un bras sur ses épaules, plongea les yeux dans ses yeux : sa candeur dépassait, lui affirma-t-il, ce que son frère Antoine lui en avait dit. Il lui représenta que dans cette délégation de savants français en Amérique ils n'étaient tous deux que la cinquième roue du char. Officiellement seule importait la mesure d'un arc de la méridienne de Quito, confiée aux académiciens qui en détermineraient si la Terre ressemblait à un œuf ou si, aplatie aux pôles, elle tirait davantage sur la pomme. C'était une faveur qu'on leur octroyait que de les accompagner. Grâce aux recommandations des frères aînés de Joseph, ils étaient engagés surtout à aller former leur jeunesse, conforter leur tempérament, révéler leur talent, et faire fortune. « *Nous nous rendons dans le plus beau pays du monde, devait-il écrire. Les piastres y sont superbes. Les quartiers y pèsent beaucoup la poudre d'or et y sont fort communs. Et il y a abondance d'émeraudes. Joseph aura beau faire, nous ne retournerons point à Paris l'un ni l'autre que nous n'ayons chacun trente mille piastres au moins. C'est l'affaire de quatre ou cinq ans au plus.* »

Accoudé sur ses cuisses dorées par une fine pilosité, il faisait couler d'une de ses mains dans l'autre le sable que, d'un geste emporté, il venait de prélever entre les rochers. Sa posture mettait en évidence le modelé de son dos lisse et bossué comme une coquille de porcelaine. Ses cheveux dénoués retombaient en longues mèches pour une part devant son visage et pour l'autre, entre l'attache ronde du bras et le cou, lui donnant l'allure d'un Christ de pitié, ne laissant voir qu'une portion de joue et le retroussis boudeur des lèvres. Puis il se redressa, chassa ses mèches, se tourna vers Joseph avec l'air de le toiser : pensait-il les académiciens eux-mêmes animés d'un désir seulement scientifique ? Bouguer peut-être, qui vivait dans les étoiles et ne se préoccupait que des instruments de mesure au moyen desquels il eût pu les décrocher. Mais La Condamine ! Ce modèle de petit marquis savait se donner l'apparence de tout savoir, il n'avait de science que dans l'art de ramener à soi ce qu'il subtilisait aux autres. Quant à Godin, il avait pu briller un temps devant un parterre de vieilles barbes qui l'avaient admis parmi elles à un âge où l'on en est encore peu pourvu, et il avait su de même assez habilement intriguer pour être placé à la tête de l'expédition, mais le monsieur en avait acquis la conviction de devoir en imposer aux autres, y compris pour ce qui ne le regardait pas. On verrait bien ce qui résulterait d'un projet que ces messieurs tenaient pour révolutionnaire, mais, à en croire M. de Fontenelle, l'homme irait tantôt jusqu'à la Lune, qui était un poste d'où l'on observerait parfaitement ce qu'ils allaient s'échiner à deviner avec leurs règles. Son front buté, la barre blonde de ses sourcils, son nez court, le saillant de sa mâchoire carrée, sa bouche volontaire rendaient alors à son visage toute son espièglerie. Joseph en détourna les yeux mais tomba sur son torse, ses renflements contractés, sa peau hérissée par la fraîcheur. Même depuis la Lune on le verrait se couvrir de chair de poule, fit-il remarquer, et il y aurait gros à parier que, s'il ne remettait ses effets, il ne pourrait pas même se rendre jusqu'à Quito.

Sur le retour, ils contemplèrent le bassin brasillant que fermait au loin l'île d'Oléron dont le relief en grisaille s'enfonçait dans la brume, telle une digue créée par les Titans et, jetée au milieu comme une pierre, la petite île d'Aix à laquelle les gréments enchevêtrés des vaisseaux, frégates, flûtes, navires de charge rassemblés auprès d'elle faisaient, dans les embruns soufrés, un collet de dentelle. Les ombres des deux hommes se découpaient sur l'écran de l'air épaissi, celle du chirurgien tri-corne pointant, bras formant anses de chaque côté du torse, basques rebroussées en virgules, jambes écartées en compas, celle du médecin plus fluette et rendue de contours hésitants par la réverbération qui la rognait. Le chien à l'écart marquait l'arrêt, le museau tourné en direction d'une troupe d'enfants, en contrebas. Ils se tenaient à distance, revenant de pêcher, leurs gaules hérissées à proportion de leur étonnement. Le bruit assourdi du ressac ajoutait à l'apparence d'éternité. Tout concourait, tout était utile, tout était offert. Mais on ne saurait avoir conscience de concourir à la paix dans laquelle on baigne. A se mettre à la place des personnages qui équilibrent la composition d'un tableau, on voit qu'ils ne ressentent rien de ce qu'ils font ressentir.

Le regard de Seniergues se fichait sur la petite excroissance de l'île d'Aix à laquelle les fortifications donnaient une tournure verruqueuse. Il cherchait les échafaudages roussis des mâtures repliées comme des pattes d'insecte. Il distinguait les oriflammes palpitant au sommet des perroquets, des mâts d'artimon, de misaine, de hune. Il se sentait en communion avec les voiles sur le point d'être amenées pour la nuit et qu'il devinait se gonflant encore sous les souffles. Elles en appelaient, croyait-il, aux alizés lointains sous lesquels elles avaient cinglé et dont il s'impatientait d'être fouetté lui-même. L'or des figures de proue, des châteaux de poupe et des moulures courant le long des flancs bleutés perçait la brume par de soudains éclats qui avaient le caractère fabuleux que les bâtiments tiraient des distances qu'ils avaient

parcourues, des rivages de rêve où ils avaient abordé et où l'air est rendu d'une consistance capiteuse par les parfums des fruits, des fleurs et de la peau humaine. Avec cette irritation des enfants qui ne comprennent pas que le temps vienne mettre des bornes à leur désir, il aurait voulu se trouver à bord sans plus attendre.

Ce qu'éprouvait Joseph s'apparentait plutôt au vertige qui saisit au bord des gouffres : la crainte d'y tomber s'y confond avec l'inspiration irrésistible de le faire. Son regard se noyait dans l'immensité de l'océan et du ciel. Il s'y sentait aspiré tout entier et, soulevé dans un élément qui ne cessait de lui manquer, ne pouvait retenir la vague d'affolement qui menaçait de le submerger. La sensation qui en résultait était délicieuse mais pour lui si nouvelle, si forte, qu'elle excédait ses facultés et oppressait sa poitrine, le prenait à la gorge. Il lui fallait faire effort pour se retenir de pleurer. Le frissonnement des lignes comme le ballet presque immobile des barques sur l'or des vagues se conjuguait aux mouvements les plus profonds de ses fibres et le remplissaient d'une joie mêlée de terreur. La réalité que depuis l'engagement auquel l'avait contraint son frère il s'était efforcé de se cacher surgissait soudain : il était libre, seul, abandonné à son oisiveté qui ne lui était jamais apparue si exaltante ni si effroyable.

Le soleil déclinait et retirait du rivage le plus vif de son rayonnement pour le porter vers le large illuminé à présent de façon crue. La délimitation avivée du ciel et de la mer, dégageant entre les nuages et l'eau un espacement qui, on le devinait, se maintenait toujours égal par-delà l'horizon, rendait presque sensible la rotondité de la Terre. En arrière des deux hommes, le pays était gagné par la nuit. Joseph se fit la remarque qu'à Lyon Madagascar, la maison familiale, devait y être plongée tout à fait, que sa mère devait être montée se coucher, qu'elle devait être dans son lit, qu'avant de s'endormir le souci la portait à penser à lui, mais que pour lui adresser sa tendresse par-delà les distances elle le voyait partageant

au moins avec elle la solitude et l'obscurité alors qu'il se trouvait encore sous le soleil et en compagnie.

Le décalage n'irait qu'en augmentant au fil des jours et des longitudes. Jamais les pensées que des êtres de part et d'autre de l'océan ont les uns pour les autres ne trouvent de point de rencontre. Il imaginerait les personnes dans leurs activités au moment qu'elles seraient en train de dormir, et lui-même s'adonnerait à de tout autres tâches que celles auxquelles on le croirait occupé en pensant à lui. Il serait une hallucination de rêveurs, il poursuivrait des fantômes. Ainsi était-il coupé d'ores et déjà de sa famille, séparé de toute société, privé de toute demeure, en défaut de toute Terre. Il recevait l'évidence de l'exil auquel il était voué. Pour connaître encore une communion de sentiments et de pensées avec quelqu'un, il ne disposait plus que de Seniergues.

C H A P I T R E I I

Le chirurgien, aussitôt qu'il fut sur le bateau, n'eut de cesse d'approcher les hommes d'équipage, de les observer dans leurs tâches, de vouloir les seconder, d'entrer en conversation avec les plus accommodants, de pénétrer par leur truchement les équipes, se mêlant à leurs tablées, apprenant leur parler, reproduisant leurs manières, participant à leurs jeux, leurs frairies, leurs tapages. Il avait attaché son chien à la culasse d'un canon, sur un passavant, à la hauteur de l'écoutille d'où chacun en s'en hissant pouvait noter son air de jour en jour plus résigné, encore qu'il demeurât aux aguets et se redressât en frétilant de la queue dès qu'il apercevait son maître. L'exiguïté d'un navire, quand bien même il s'agissait d'une flûte de quelques pieds plus large qu'une frégate, amenait un individu aussi remuant que Seniergues à passer pour être partout à la fois.

Avec ses façons qui, des talons à la queue de cheval, multipliaient voltes et coups de boutoir dans les mouvements de son corps et les flottements de ses effets, il se distinguait tout de suite, même dans la presse ininterrompue. Si on ne le trouvait pas au milieu des hommes de pont tirant sur les drisses ou parmi les timoniers surveillant l'exécution des manœuvres, il suffisait d'élever le regard dans la mâture pour le surprendre sur l'une ou l'autre des hunes, échangeant des plaisanteries avec un gabier. Grimper aux enfléchures des haubans, y compris ceux des mâts de hune s'élevant jusqu'aux cimes, lui causait autant d'enthousiasme que s'il s'était agi d'escalader un échelier à la cueillette des cerises. En équilibre sur les vergues,

il accordait ses gestes à ceux des matelots pour ferler de concert la misaine, le grand perroquet ou le hunier d'artimon, repliant la voile ris par ris au moyen des garcettes pour diminuer la surface exposée au vent, ou au contraire les larguant. Bientôt on put même le voir se suspendre aux drailles tendues entre les mâts pour établir les voiles d'étais. Il apprit à ramper dans le vide au-dessus des vagues sur le beaupré en oblique au-delà de l'étrave, pour y carguer la civadière ou amarrer le petit et le grand foc à leur point d'écoute, quand il s'agissait de faire virer le bateau par l'avant.

Hormis ces activités de dépense musculaire et ces plongées dans l'ambiance de ripailles où il se plaisait à s'encanailler, il s'affairait auprès des commerçants qui avaient saisi l'opportunité de l'armement de ce navire pour rejoindre leurs compatriotes outre-mer. Il avait l'espoir d'être instruit par leur expérience, d'obtenir des indications sur la marche des États où ils se rendaient, de connaître les moyens auxquels ils devaient d'y faire fortune. Autant il manifestait de témérité en compagnie des matelots, autant il faisait preuve de modestie avec ces personnes avisées qui, pour être avenantes, joviales et même prolixes, se gardaient de trahir leurs secrets ou d'avoir des paroles compromettantes. Elles s'accordèrent à lui répéter que le Pérou était une chasse gardée où il était peu aisé de se soustraire au contrôle de l'Espagne. On confirma que cet empire regorgeait de richesses loin d'avoir été toutes découvertes. Il y subsistait de vastes étendues inexplorées, une multitude de vallées défendues par des obstacles naturels ou par leurs farouches habitants. Il était possible, si l'on parvenait à s'entendre en secret avec des sujets hostiles aux colonisateurs, d'accéder à des ruines remplies d'or et de pierres précieuses, et même aux sources où on les puisait. La meilleure preuve en était l'intérêt que les royaumes de France et d'Angleterre portaient à la décomposition qui menaçait cet empire. Les commerçants laissaient entendre que l'objet de la mission des académiciens ne se limitait pas à ce qui en était dit. Il leur était

difficile de croire que déterminer la forme de la Terre justifiait les dépenses que la royauté déjà fort endettée y engageait. Il fallait qu'elle y vît l'objet aussi d'un investissement.

Seniergues s'empressait de rapporter ces propos à Joseph qu'il rejoignait au cours de brèves pauses. Précipité contre lui qu'il secouait sur sa couche après être passé sous la courtine fusée qui ménageait au médecin un semblant d'intimité, ou l'ayant tiré à l'écart dans une encoignure, il chuchotait à son oreille les espérances qu'il nourrissait, les projets que déjà il formait, le récit des prouesses qu'il se voyait assuré d'accomplir. Il tâchait à persuader son collègue mais celui-ci restait circonspect. Il le secouait de nouveau pour l'éveiller aux perspectives enivrantes qui s'ouvraient devant eux. Il le pressait de l'accompagner auprès des commerçants et des marins, et, sinon de s'enhardir jusqu'à le suivre dans les gréments, du moins de partager avec lui les divertissements peu communs de la vie à bord.

Il le rançait : qu'advierait-il de lui dans les campagnes, les montagnes, les pays du Nouveau Monde, devant une nature inconnue, sous des climats inaccoutumés, et au milieu de populations à l'apparence étrange, souvent féroces, si déjà sur un bâtiment de la flotte royale il craignait tellement de se mêler à des sujets du roi ? La mine attristée de Jussieu l'apitoyait. Il le consolait : soit, le voyage laissait un botaniste dans le désœuvrement ; les privilèges attachés au rang d'académicien excluaient de façon bien injuste les membres de la même compagnie des avantages dont jouissaient seuls les trois savants. Mais une fois à terre les situations avaient toutes chances de s'inverser et riait bien qui riait le dernier. Ces arguments ne sortaient pas Joseph de la prostration dans laquelle ils l'enfonçaient au contraire. Le chirurgien se désespérait. Mais son optimisme foncier retendait vite un à un ses ressorts et lui inspirait de tenir l'affliction du médecin pour un trouble que la découverte de l'Amérique et ce qu'ils trouveraient à y faire chasseraient aussitôt.

En attendant l'Amérique, Joseph se croyait plongé dans le troisième cercle du purgatoire. Ce qu'il avait appréhendé avant de monter sur le bateau n'était rien en comparaison du malaise qui l'avait saisi dès qu'il y avait posé le pied et qui ne le lâcha plus. Dans la lettre à Antoine qu'il avait eu le temps de rédiger lors du mouillage à La Rochelle, le 13 mai, il n'avait pu se retenir de le laisser entendre. L'étroitesse de la nef lui avait fait l'effet d'imposer des limites au moindre déplacement, de façon d'autant plus impérative qu'elle se révélait barrée, tant sur le pont qu'à mi-hauteur, d'une succession d'obstacles rapprochés, et de façon d'autant plus inexorable qu'elle ne paraissait pas de taille à contenir les passagers qui n'en finissaient pas de monter. Au même moment ou presque l'avait assailli l'odeur, une odeur âcre, constrictive, poisseuse, pénétrante, qui piquait la gorge, le nez, les yeux, qui tenait à la fois de la marée, du moisi, de la suie, de la crasse, du tabac froid, de l'huile rance, des latrines. Elle s'élevait de la coque comme une vapeur qui trouait l'air de son jet presque palpable.

A cette puanteur s'ajoutait, à mesure qu'on descendait dans les entrailles ténébreuses où elle s'intensifiait, une moiteur adipeuse, et quelle n'avait pas été l'épouvante de Joseph, doublée de la pire des humiliations, quand, abandonné par le commandant resté avec les académiciens à un officier subalterne, il s'était trouvé dans un réduit occupé par des châlits qui superposaient de méchants grabats parmi lesquels il avait été mis en demeure de choisir le sien. Encore y eût-il pu dormir, il se serait accoutumé, mais le repos y était impossible ou à tout instant perturbé : ronflements, soupirs, remuements formaient une chaîne ininterrompue de dérangements. De surcroît, l'activité permanente entretenue par les nécessités de la navigation faisait résonner les bordages d'incessants bruits de pas, de coups, de heurts, de tapements, et la membrure tout entière ne laissait pas de craquer, de grincer, de gémir, immense corps plaintif sous les claques des vagues et les soufflets cinglants des vents.

Il ne fallait pas compter davantage sur des temps morts ou des recoins épargnés pour s'isoler. La promiscuité faisait qu'à tout moment et en tout lieu où l'on cherchât à se retirer venait à passer quelqu'un, officier, marin, ou simple passager, qui se mettait en devoir de débiter des politesses et auquel on n'eût pu se dispenser de les rendre sans passer pour un goujat. Il convenait de s'assujettir au rythme imposé par la vie communautaire et réglée sur les prises de quart. Joseph était dans l'impossibilité de plonger dans ses livres ni même dans ses pensées. L'étude des oiseaux à laquelle il se fût adonné quand leurs ballets environnaient la voilure, celle des poissons qu'en se penchant par-dessus les plats-bords il eût distingués et peut-être même pêchés lui attireraient aussitôt des moqueries rédhibitoires. Toujours interrompu dans ses observations et ses réflexions, il avait le sentiment de se trouver toujours où il ne fallait pas et, en définitive, de n'avoir sa place nulle part.

De guerre lasse il retournait à son grabat, mais la cabine était le lieu de réunion des joueurs de pharaon, de lansquenet ou de cavagnole, ils la saturaient de leurs éclats et de la fumée de leurs pipes. Il s'empressait de remonter à l'air, c'était pour s'entendre crier qu'il obstruait les manœuvres. Il n'avait pas fait un pas de côté qu'il était repoussé sans ménagement par un matelot affairé; avait-il trouvé un poste dont l'inconfort semblait devoir garantir la paix, il y était bousculé par les allées et venues de l'équipage. Enfin, avait-il surmonté toutes ces avanies, demeurait, lancinant, le balancement irrémédiable du roulis qui s'obstinait à soustraire à une jambe l'appui qu'il portait au contraire violemment à l'autre, qui amollissait toute assiette et faisait que l'on était toujours remué, sans répit ballotté, ivre sans relâche, au sein d'un monde incertain et flexible où les idées mêmes ne parvenaient à aboutir et à se fixer.

Il n'y avait, pour passer le voyage, à chercher d'emplacement plus favorable que le pont, et Joseph s'y résigna. Il assista dans la dérélition à l'agitation des marins. L'ensemble de leurs activités spécifiques mais simultanées donnait à toutes

<i>Chapitre XVI.</i> Les landes du Pérou. Coulées d'oasis. Lima se relève de sa ruine. Escalade de la cordillère. Les mines d'argent de Huayacava. Le chemin des Incas. Les mines de mercure de Huancavelica. De Ayacucho à Abancay. Des gorges de l'Apurimac à Cuzco. L' <i>altiplano</i> . Le lac Titicaca. Plongée sur La Paz	232
<i>Chapitre XVII.</i> L'envoi de semences. Las Yungas. La coca. Don Domingo Antonio de Jaurégui. Potosí. Ponts et chaussées. Médecin des pauvres. Juan de Bordanave. Charles de Malherbe. La machine hydraulique	248
<i>Chapitre XVIII.</i> La condition humaine. Les occupations d'un président d'Audience. La vie des hommes illustres. Proposition d'un retour en France. Peur de l'État. Chuquisaca. Le chemin d'Oruro. Les Chipayas sur leur plateau. Retour à Lima	264
<i>Chapitre XIX.</i> Mort d'une mère. Doña Panchita. Médecin à Lima. Regrets du temps perdu. Désirs d'exploration. L'Histoire naturelle selon Buffon. Courrier perdu	276
<i>Chapitre XX.</i> Los Moxos. L'eau et les feuilles. Hommes-fruits. Pastilles de lumière et papillons. Affût. La mort dans la jungle. Cérémonies funèbres. L'enfer au paradis	290
<i>Chapitre XXI.</i> Retour sans jambes. Doña Panchita et son cher papa. Juan de Bordanave et sa consolation. Antonio de Ulloa de passage. Mort d'Antoine. Réflexions sur la formation de la Terre. Invitation du vice-roi	305
<i>Chapitre XXII.</i> L'histoire naturelle. Rejet de l'ambition. La Terre recouverte d'eau. Lima en fête. Le théâtre du gouvernement. Foi et superstition. Jean Quesnel	317
<i>Chapitre XXIII.</i> <i>Garua</i> . Dans l'amitié de ses archives. Retour de Bourdaz. Dans l'amitié des Indiens. Juan de Bordanave déchiré. Retour de Domingo Antonio de Jaurégui. Amitié de la brume. La perte des mots. L'embarquement	330
<i>Chapitre XXIV.</i> Les élégies de Juan. Le retour de l'enfant prodigue. Le décalage des sentiments. Le jardin de la rue des Bernardins. Mort de Bernard. L'interdiction. Les images. La découverte de la pourpre	343
<i>Note</i>	352

RÉALISATION : ATELIER PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BCI (SEPC) À SAINT-AMAND-MONTROND
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1997. N° 32311 ()